



Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA

Hors-série n° 11 | 2019
Germigny, un nouveau regard

Germigny-des-Prés : nouvelles observations archéologiques sur le bâti

Christian Sapin, Stéphane Büttner et Sylvain Aumard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cem/16099>
DOI : 10.4000/cem.16099
ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

Christian Sapin, Stéphane Büttner et Sylvain Aumard, « Germigny-des-Prés : nouvelles observations archéologiques sur le bâti », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 11 | 2019, mis en ligne le 09 avril 2019, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cem/16099> ; DOI : 10.4000/cem.16099

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Les contenus du *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Germigny-des-Prés : nouvelles observations archéologiques sur le bâti

Christian Sapin, Stéphane Büttner et Sylvain Aumard

Introduction

- 1 En attendant un jour une étude complète des élévations, nous souhaitons faire part de quelques observations faites *in situ*. On a toujours l'impression que le monument n'est que le reflet d'un parti de restauration très conséquent de Lisch commencées en 1867. Les recherches de Justine Croutelle montrent qu'il est possible de faire la part des choses¹, mais il n'en reste pas moins que la dimension authentique des maçonneries, à laquelle était encore attachée Mérimée en 1844 à Dijon ou Grenoble², est quasi inexistante. Cependant, nous avons eu la chance en 2002 de pouvoir faire, avec l'équipe du *Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre*, de brèves mais indispensables observations lors des réfections d'enduits des parties basses intérieures de l'église.



Les informations recueillies montrent à l'évidence que, d'une part, la construction n'est pas homogène et que, d'autre part, les restaurations du XIX^e siècle n'ont pas tout repris comme on a tendance à le répéter. Nous allons voir comment des observations architecturales réalisées sur deux zones (porche sud et chevet), qui ne remplaceront pas une réelle étude de bâti avec analyse de la stratigraphie et des matériaux, peuvent poser des questions et modifier complètement notre perception du monument. Perception qui doit, notamment, intégrer le choix de la pierre à bâtir et les techniques de construction.

Quelques observations impromptues (2002)

- 2 En 2002, une campagne de restauration des enduits a été menée principalement sur les parties basses intérieures des trois absides et sur la première travée de la nef au contact du chevet. Les enduits anciens (XIX^e siècle) dégradés avaient été préalablement piquetés par une entreprise sur près d'un mètre de hauteur depuis le sol, avant leur reprise et une réfection de l'électricité. Menées *in extremis*, en profitant de ces travaux, quelques rapides observations ont montré à la fois l'importance des restaurations du XIX^e siècle et plusieurs aspects méconnus des maçonneries anciennes³. À l'intérieur, sont notamment apparues les assises régulières en petit appareil de moellons que l'on a vu comme l'état originel de l'édifice (fig. 1), ainsi que, pour l'abside, les piédroits des baies évoquant des allèges initialement proches du niveau du sol actuel (fig. 2).

Fig. 1 – Maçonneries découvertes en 2022 sous les enduits modernes du mur oriental côté sud



Cl. Cem

Fig. 2 – Maçonneries originales de la partie inférieure de l'abside



Cl. Cem

- 3 Bien entendu, compte tenu des fortes limites de l'analyse de terrain, ces constats appellent à être vérifiés un jour par une approche archéologique plus poussée.
- 4 Parmi les apports les plus intéressants, nous nous attarderons sur l'espace moins connu du porche sud, où les élévations internes, complètement mises à nu, ont révélé l'existence d'une baie et la trace d'un chaînage qu'il est fort difficile de placer en chronologie. Conçue en mitre, la baie est constituée de briques et pourrait avoir été installée dans un précédent état du gouttereau sud (fig. 3).

Fig. 3 – Arc en mitre retrouvé sous les enduits extérieurs du mur sud



Cl. Cem

- 5 Dans l'angle nord-est, les alternances des pierres de taille en moyen appareil suggèrent l'arrachement d'un chaînage d'angle pouvant appartenir à un pilastre ou à un contrefort conforme aux interprétations anciennes (fig. 4).

Fig. 4 – Pilastre d'angle visible à l'est du porche



Cl. Cem

- 6 Cette disposition ne semble toutefois bien perceptible qu'en partie haute et ne s'appréhende pas aussi clairement à mi-hauteur de l'élévation, à l'instar de ce que montre aussi le mur oriental du porche, qui paraît conserver le vestige d'un contrefort saillant (fig. 5).

Fig. 5 – Porche sud, chaînage en moyen appareil



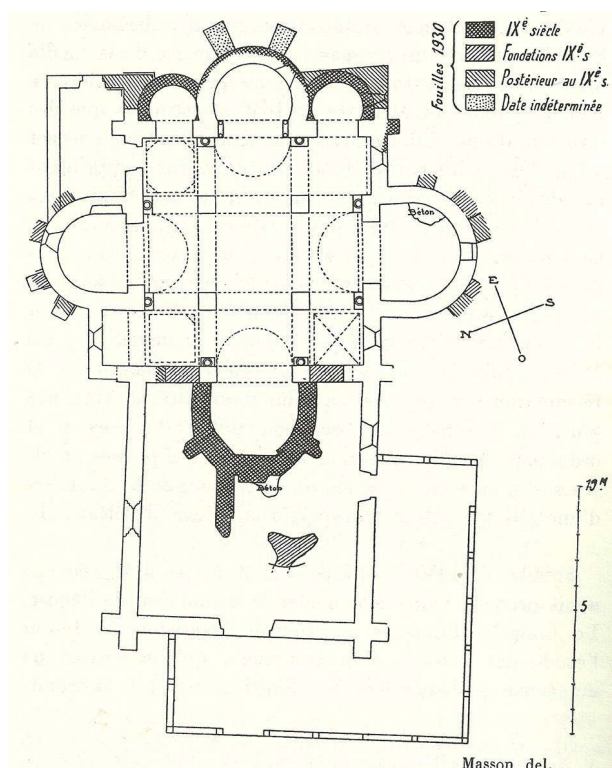
Cl. Cem

- 7 Dans tous les cas, contrairement à l'insertion de la baie en mitre, on ne perçoit pas de césure entre l'appareillage de moellons du gouttereau et celui du chaînage d'angle : à première vue, mais cela reste à confirmer, ces derniers paraissent appartenir à la même construction qui se verra complétée plus tard par la baie. D'après les éléments de chronologie disponibles sur les ouvertures en mitre, a priori inexistantes après les XI^e-XII^e siècles⁴, ces indices montrent le caractère ancien de tous ces aménagements et laissent entrevoir la complexité des premiers états de ces parties occidentales pour lesquelles, en l'état des recherches, on est aujourd'hui réduit à formuler plusieurs hypothèses : cet espace aurait ainsi pu connaître une transformation précoce vers la fin de l'époque carolingienne ou vers l'an Mil, comme il aurait pu appartenir à des dispositions originelles différentes de celles forgées et transmises par l'historiographie.
- 8 À la lumière de ces premières observations partielles, il semblait important de réaliser une relecture archéologique du plan et des élévations du bâtiment, tout en confrontant les indices alors révélés par la riche documentation graphique issue des recherches anciennes. Cette démarche demeure un exercice difficile tant les restaurations du XIX^e siècle sont prégnantes et encore mal délimitées.

L'établissement d'un nouveau plan

- 9 Depuis le XIX^e siècle, il existe plusieurs plans à disposition⁵, dont le plan établi par Masson après les sonadges de 1930 (fig. 6).

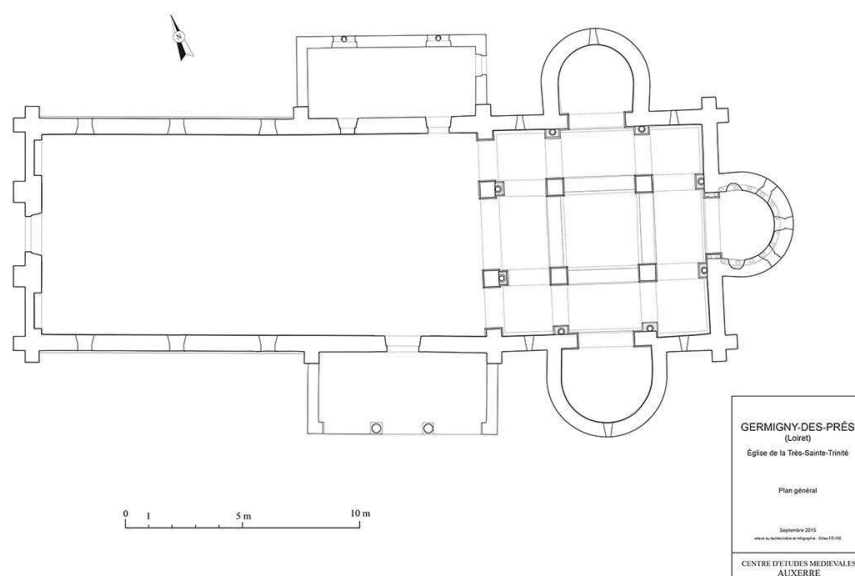
Fig. 6 – Plan Masson tenant compte des découvertes de 1930



J. Hubert, 1930

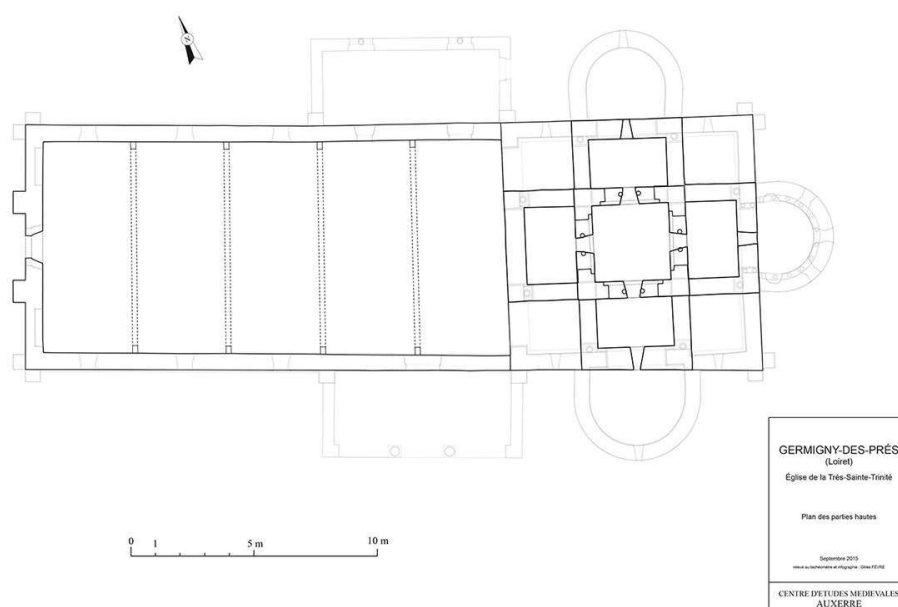
- 10 Il était cependant indispensable pour une cohérence de la démarche de repartir sur un plan nouveau réalisé par le Centre d'études médiévales Saint-Germain⁶. Réalisé pour les deux niveaux (fig. 7 et 8), il permet de situer toutes les nouvelles observations faites sur le terrain, d'avoir une précision quant aux formes des absides latérales différemment représentées selon les documents, de noter des différences dans les épaisseurs de murs ou dans l'orientation de la nef.

Fig. 7 – Plan de l'église au niveau inférieur



DAO G. Fèvre, Cem

Fig. 8 – Plan de l'église au niveau supérieur



DAO G. Fèvre, Cem

Un nouveau regard sur l'édifice

- 11 Une lecture attentive des élévations du chevet amène évidemment à se poser de nombreuses questions quant à l'authenticité de certains éléments architecturaux. En dehors des parements fortement rejointoyés et dont l'ancienneté est discutable,

l'intégration des actuelles baies et du système de contreforts et chaînages apparaît particulièrement problématique.

- 12 Les indices révélés à l'observation des trois baies de l'abside orientale tendent à démontrer qu'il s'agit là de restaurations datant très vraisemblablement du XIX^e siècle. Les pierres d'appui en Calcaire de La Charité-sur-Loire, comme les blocs de moyen appareil constituant les encadrements, en Calcaire lacustre, portent des traces de layage fin très régulièrement orientées (fig. 9a et 9b).

Fig. 9a – Vue du chevet



Cl. Cem

Fig. 9b – Chevet, détail des maçonneries d'une des baies orientales



Cl. Cem

- 13 Des traces d'outils identiques apparaissent dans les parties de la nef assurément construites au XIX^e siècle. Les joints rubanés des parements du chevet, associés à la mise en place des baies, semblent être en tous points identiques à ceux mis en œuvre sur les murs du porche sud, lesquels s'appuient sur le gouttereau sud de la nef, lui-même fortement repris au XIX^e siècle.
- 14 La confrontation de ces observations avec la gravure de 1841 (fig. 10) et, plus encore, avec les représentations des parements intérieurs avant restauration datées de 1873 (fig. 11) permet finalement de discuter de l'existence d'un système de baies romanes situé plus haut que les ouvertures actuelles.

Fig. 10 – Représentation du chevet de l'église en 1841 par Albert Delton



Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine.

Fig. 11 – Abside intérieure avant la restauration de J. Lisch en 1873



Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine.

- 15 On comprend, en effet, que les restaurations ici entreprises par Lisch ont consisté à reconstituer les arcatures aveugles carolingiennes, qui avaient été visiblement percées de

baies dans un second temps. Celles-ci apparaissent déjà bouchées dans l'état avant restauration. Afin sans doute de recréer un éclairage, l'architecte a choisi d'implanter de nouvelles ouvertures dans trois des niches basses, en les perçant et en créant un appui en moellons (cf. fig. 2). De fait, le parement extérieur de l'abside orientale a indéniablement été repris au XIX^e siècle, ce qui a complètement gommé les traces des baies hautes romanes pourtant visibles sur la documentation ancienne.

- 16 À l'extérieur, des mises en œuvre distinctes des blocs de moyen appareil constituant les contreforts et chaînages apparaissent évidentes. C'est particulièrement le cas au niveau des accroches des différentes absides où le moyen appareil apparaît continu ou alternant avec du petit appareil. La chaîne d'angle est ainsi continue au niveau de l'accroche de l'abside orientale et se poursuit sur toute la hauteur du pignon. Architecturalement, ce système correspond très clairement à la retombée de la voûte de la travée refaite au XIX^e siècle. De fait, les chaînes d'angles de l'abside orientale ont sans doute été complètement remaniées lors de ce chantier.
- 17 Les fouilles des années 1930, menées dans ce même secteur, ont laissé quelques clichés photographiques. L'un d'entre eux témoigne de l'existence primitive d'absidioles au nord et au sud de l'abside occidentale (fig. 12).

Fig. 12 – Vue de l'absidiole nord-est lors des fouilles de 1930



J. Hubert, 1930

- 18 Ici, le parement intérieur de l'absidiole passe sous le parement extérieur de l'abside, qui, nous l'avons vu, fut totalement repris au XX^e siècle. En conséquence, il n'est pas possible, à travers la simple analyse de ces clichés, de déterminer si ce système d'absidioles appartient bien à l'état primitif du bâtiment.
- 19 Pour l'ensemble du chevet, les contreforts, les systèmes de chaînage, comme finalement l'ensemble des absides latérales, ont été très remaniés, sans doute lors des restaurations du XIX^e siècle. Dans ce cas, les blocs de moyen appareil, en Calcaire de la Charité, alternent systématiquement avec du petit appareil.

- 20 Au niveau des contreforts, les restaurations sont relativement aisées à identifier. Les éléments les plus anciens semblent faire la part belle au Calcaire lacustre et les traces de layage sont ici plus grossières. C'est ainsi qu'à l'angle sud du chevet, des éléments d'un contrefort ancien semblent avoir été conservés. Il peut s'agir là du contrefort que l'on discerne au flanc sud du chevet sur la gravure de 1841. Cette représentation montre d'ailleurs qu'il existait vraisemblablement des contreforts sur l'abside orientale, en adéquation avec le système de baies hautes que nous envisageons de l'époque romane. Ce système de contreforts, aujourd'hui partiellement disparu, pourrait donc être le fruit, une nouvelle fois, d'une restauration romane. Il n'appartiendrait donc pas à l'état carolingien de l'édifice comme l'envisageaient les fouilles de 1930.

La nature des pierres de construction

- 21 Nous l'avons vu, l'étude la nature des pierres de construction fait partie intégrante de la démarche d'analyse du bâtiment. Ainsi, les pierres de petit appareil des parements sont systématiquement constituées de galets siliceux provenant de la plaine alluviale de la Loire (grès grossier, silex, brèche). De nature hétérogène, ce sont des faciès durs qui ont imposé une taille éclatée. Ils ont été utilisés tant dans les maçonneries anciennes que lors de leurs transformations. La question du remploi dans les remaniements successifs se pose alors : on peut en effet penser que ces matériaux locaux constituaient une bonne part des parements de l'édifice initial.
- 22 Le Calcaire de La Charité, bien que déjà exploité à l'époque mérovingienne pour la fabrication de sarcophages, ne semble pas avoir été utilisé dans la construction antérieurement à l'an Mil. C'est plus particulièrement dans le courant de la première moitié du XI^e siècle que l'on voit apparaître ce calcaire en blocs de moyen appareil, non seulement à la priurale de La Charité, mais aussi à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, où il constitue, avec la Pierre de Nevers, une bonne part des sculptures et des piliers de la tour-porche. À Germigny, et sous réserve d'identification d'une utilisation romane, le Calcaire de La Charité semble être essentiellement utilisé lors des restaurations du XX^e siècle.
- 23 Le Calcaire de Beauce, pierre dure de teinte grisâtre, a été également employé pour le moyen appareil lors de la restauration de l'église de Germigny. Il a aussi été utilisé pour l'élaboration du contrefort ancien reconnu au sud du chevet. Extraite à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Germigny (Donnery, Fay-aux-Loges), cette pierre constitue aussi la grande majorité des blocs de moyen appareil du transept et du chevet de Saint-Benoît-sur-Loire datés de la seconde moitié du XI^e siècle. Peut-être faut-il dater les reprises romanes de l'église de Germigny de la même période.

Conclusions

- 24 De toute évidence, en dépit d'une image présente dans tous les manuels et livres sur l'architecture du Moyen Âge, il reste tout un travail à faire sur l'identification des matériaux à Germigny en complément des recherches conduites sur les archives, ce qui permettrait sans doute de mieux cerner les restaurations du XIX^e siècle et les zones épargnées par ces restaurations, qu'il s'agisse de la structure initiale carolingienne ou des importants remaniements de l'époque romane.

- 25 Les restaurations de Lisch ont apporté une confusion dans la perception de l'édifice primitif, qui, dans son abside principale, possédait de hautes niches intérieures décorées de stucs – avec probablement une baie centrale – et non les baies à allèges hautes créées par l'architecte.
- 26 Cette autre physionomie, avec ces niches complétées par les arcatures hautes et la mosaïque, devait offrir une dimension monumentale et quasi palatiale, tandis que les baies actuelles réduisent son aspect à celle d'une simple église romane.
- 27 La conclusion principale de ces interventions et observations récentes est une fois de plus la leçon à retenir : les monuments les plus connus ne sont pas toujours les mieux étudiés. Le potentiel caché par les sols paraît évident à tous, mais celui caché par les enduits reste souvent à découvrir et à documenter à chaque opportunité. On soulignera donc l'absolue nécessité d'accompagner systématiquement d'observations archéologiques les travaux de restauration et d'entretien, même sur les parties paraissant reprises au XIX^e siècle ou sur les voûtes ou les couvertures, car elles peuvent receler par exemple des indices sur les modes anciens de couverture.
-

NOTES

1. Voir l'article de J. Croutelle dans ce volume.
2. Prosper Mérimée, *inspecteur général des Monuments historiques*, Paris, 1970 [éd. *Les monuments historiques de la France*, 16/3 (1970)], introduction à la restauration des monuments, notices 112-191.
3. Observations réalisées par Chantal Arnaud et Sylvain Aumard durant la journée du 27 septembre 2002.
4. La chronologie de ce type de baie est en réalité assez mal établie. L'église de La Chapelle-Saint-Mesmin (Loiret) comporte une ouverture semblable analysée par thermoluminescence et postérieure au XI^e siècle, cf. J. COURTOIS et C. ALIX, *La Chapelle-Saint-Mesmin, parvis de l'église, rapport final d'opération de sauvetage urgent*, DRAC/SRA Centre-Val de Loire, 2016, p. 111. Dans le cas de Germigny-des-Prés, on se rappelle que la baie paraissait de facture récente d'après l'aspect des briques, sans possibilité d'examiner de près les indices. Comme à La Chapelle-Saint-Mesmin, on ne peut exclure qu'elle puisse être postérieure à une phase du XI^e siècle, mais cela reste encore à prouver objectivement. Un autre cas est traditionnellement attribué au XI^e siècle en Angleterre à Colchester, cf. S. BLAIN, *Les terres cuites architecturales des églises du haut Moyen Âge dans le nord-ouest de la France et le sud-est de l'Angleterre : application de la datation par luminescence à l'archéologie du bâti*, Oxford, 2011, p. 143.
5. Voir l'article de J. Croutelle dans ce volume.
6. Ce nouveau plan a été réalisé avec le soutien des Monuments historiques de la DRAC Centre-Val de Loire et particulièrement de Monsieur Aubenton, que nous remercions.

AUTEURS

CHRISTIAN SAPIN

Directeur de recherche émérite au CNRS, UMR Artehis

STÉPHANE BÜTTNER

Centre d'études médiévales Saint-Germain (Auxerre), chercheur associé UMR Artehis

SYLVAIN AUMARD

Centre d'études médiévales Saint-Germain (Auxerre), chercheur associé UMR Artehis